



HAL
open science

Henri Raczymow : enquêter sans enquêter ?

Maxime Decout

► **To cite this version:**

Maxime Decout. Henri Raczymow : enquêter sans enquêter ?. Continuum, 2021, 19, pp.100-103.
hal-03532465

HAL Id: hal-03532465

<https://hal.science/hal-03532465v1>

Submitted on 18 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Maxime DECOUT

ENQUÊTER SANS ENQUÊTER ?

Au-delà de ses métamorphoses, l'œuvre d'Henri Raczymow s'organise selon une ligne de force : la mémoire, le passé, et toutes les formes de leur effacement. Un événement se tient à l'origine de cette interrogation : la Shoah. Car le génocide a été pensé selon une destruction généralisée, des individus, du souvenir de leur existence et des traces de leur assassinat. C'est cet anéantissement qui oriente les textes d'Henri Raczymow. Reprendre possession du passé, le sien et celui des autres : telle serait la tâche que se donne l'écriture. Après la fiction, c'est à l'autobiographie que cette mission échoit, avec *Quartier libre* (1995) puis *Avant le déluge* (2005). C'est aussi ce qu'il ressort de trois œuvres plus tardives : *Dix jours « polonais »* (2007), *Eretz* (2010) et *Heinz* (2011). Ces récits diffèrent certes par bien des aspects. *Dix jours « polonais »* sonde ce qui, de la Pologne d'autrefois, a subsisté dans la Pologne d'aujourd'hui, *Eretz* relate le voyage de l'écrivain en Israël sur les traces de son frère Alain, et *Heinz* s'évertue à retracer quelques fragments de la vie d'un oncle maternel mort en déportation, Heinz Dawidowicz. Sans que ces textes forment un cycle ou une trilogie, on peut les tenir pour un ensemble : ils se présentent comme des enquêtes conduites par l'auteur lui-même. Cette inflexion de l'œuvre accompagne le geste de toute une génération d'écrivains qui se lance dans des investigations au sujet de disparus, comme Modiano dans *Dora Bruder*, Daniel Mendelsohn dans *Les Disparus*, Ivan Jablonka dans *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus*, Marianne Rubinstein dans *C'est maintenant du passé* ou Marcel Cohen dans *Sur la scène intérieure*.

Mais les textes de Raczymow font-ils vraiment partie de cet âge de l'enquête qui s'impose aujourd'hui ? On aurait envie de répondre : oui et non. Car la question de l'enquête n'a rien d'évident chez lui. L'œuvre ne s'y installe pas avec certitude, n'en adopte pas les formes et les moyens avec confiance. Si elle procède à une véritable archéologie, l'investigation y est sans cesse essayée sans aboutir entièrement. Elle ne se met en route qu'avec difficulté, voire avec réticences ou

atermoiemens, et, régulièrement, elle avoue sa propre impossibilité. S'il n'y a donc pas toujours d'enquête à proprement parler, les textes de Raczymow sont le lieu d'un *vouloir-enquêter* qui agit puissamment, qui travaille aussi bien le narrateur, le texte que le lecteur. À ce titre, *Dix jours « polonais »*, *Eretz* et *Heinz* sont des essais d'enquête, des récits par lesquels il s'agit de se préparer à l'investigation, sans toutefois céder à l'illusion de croire qu'elle permettrait de ressusciter l'intégralité du passé.

Il est ainsi symptomatique que, dans *Dix jours « polonais »*, l'écrivain ne parvienne pas à définir le statut de son voyage en Pologne, qui n'est ni un pèlerinage ni une investigation. Le récit n'est pas motivé par un objectif précis, qui porterait sur des personnes en particulier. Il se présente plutôt comme une enquête générale, sur les traces de la Shoah en Pologne. Il ressemble ainsi à une expérimentation singulière dont le but serait de vérifier une tragique assurance : que l'enquêteur, sur place, ne dénicherait rien. En foulant le sol de Varsovie, l'évidence lui saute aux yeux : la ville ne recèle presque aucune trace des Juifs exterminés. Le deuxième moment de son voyage le conduit à faire une halte à Cracovie avant d'aller à Auschwitz. L'effacement a là aussi fait son œuvre mais par un autre biais : le travestissement. Le narrateur visite une ville maquillée, dans laquelle un folklore juif est reconstruit pour les besoins des touristes. Les deux étapes par lesquelles s'effectue ce voyage nous amènent ainsi à distinguer deux états des traces du passé : leur disparition presque totale ; leur transformation en site touristique. Mais la conséquence est, dans les deux cas, identique : le passé a été gommé. L'effacement se généralise : « Varsovie : traces du rien, du disparu, de l'effacé. Cracovie : ostentation des signes juifs omniprésents à finalité commerciale. Le déficit et l'excès – deux modalités convergentes de l'absence¹ ». Voilà qui suffit à rendre caduque toute velléité d'investigation.

Sans porter sur la Shoah, *Eretz* prolonge cette ambiguïté en racontant un séjour en Israël pour retrouver les traces d'un frère. Un prologue s'efforce d'éclairer les enjeux de ce voyage-enquête. Par sa seule présence, il suggère que la démarche ne va pas de soi. Qu'elle

1. Henry Raczymow, *Dix jours « polonais »*, Paris, Gallimard, 2007, p. 101.

suscite le désir, qu'elle appelle à être réalisée, mais qu'elle charrie aussi des réserves quant à ses chances de succès. Le livre qui en résulte peut alors difficilement être tenu pour une enquête à part entière : s'il suit le fil chronologique du séjour en Israël, il ne recueille que peu d'informations nouvelles sur Alain. À la place, ce sont des souvenirs qui émergent et que la présence physique de Raczymow favorise. Assurément, les lieux ont changé, comme en Pologne, et témoignent de l'inexorable passage du temps. Mais le contact concret avec eux autorise le surgissement d'une adresse au frère absent, un « tu » insistant qui détaille les souvenirs. L'enquête passe au second plan face à cette voix qui tente de résorber la distance avec l'autre disparu.

Heinz poursuit ce geste. Le récit semble provenir des deux précédents, en ce qu'il emprunte à chacun une partie de sa démarche. Comme *Dix jours « polonais »*, l'investigation se cristallise autour de la Shoah, des traces et de leur effacement. Mais comme *Eretz*, elle se focalise sur une personne en particulier : Heinz Dawidowicz. Le texte se présente de la sorte comme le prolongement, ou l'aboutissement, des deux récits où Raczymow a enquêté sans enquêter. Là aussi, le projet a besoin d'être précisé :

« Se faire archéologue. Reconstituer, avec des morceaux, des fragments, des bribes, des tessons, des bouts d'ossements fossilisés, tout un squelette vraisemblable, qui tienne debout, qui ait l'air de tenir debout, de vouloir dire quelque chose. Un récit en somme². »

Si ce n'est qu'avec *Eretz*, l'impératif de l'enquête se fait plus fort. L'investigation est annoncée plusieurs fois, même si elle est régulièrement différée, en particulier un voyage à Angoulême pour consulter des archives. « Oui, j'irais, j'irais quand même³ », « il fallait que j'y aille. Il fallait⁴ » : Raczymow s'exhorte à l'enquête à coup de promesses et d'injonctions. Et c'est seulement vers la moitié du texte que les barrières cèdent : l'écrivain se résout à franchir ce pas que les deux textes précédents ne franchissaient pas tout à fait. Reste que la conclusion à laquelle il parvient rejoint les certitudes qui entravaient l'enquête dans *Dix jours « polonais »* :

2. Henri Raczymow, *Heinz*, Paris, Gallimard, 2011, p. 23.

3. *Ibid.*, p. 111.

4. *Ibid.*, p. 113.

«Je n'avais pas tout à fait rien à dire : j'avais à dire le rien. Le rien de ma connaissance, le rien de ma mémoire, le rien d'une enquête impossible, dont l'insuccès était assuré. Mais il le fallait, que voulez-vous. L'absence de mon jeune oncle Heinz Dawidowicz, jeune à jamais, je devais l'inscrire noir sur blanc⁵.»

Et c'est assurément en enquêtant sans enquêter, en soulignant les échecs, les impasses et les limites de toute investigation, qu'Henri Raczymow parvient non à combler la disparition mais à la faire apparaître. C'est dans cette forme mouvante et empêchée qu'est, chez lui, l'enquête, qu'il réussit à « dire le rien ». En ce sens, on ne peut que souligner la manière dont, par d'autres moyens, ses paroles résonnent avec celles de Perec qui, incapable de mener à bien l'enquête sur sa famille qu'il avait commencée dans un texte inachevé, *L'Arbre*, confessait dans *W* :

«Je n'écris pas pour dire que je ne dirai rien, je n'écris pas pour dire que je n'ai rien à dire. J'écris : j'écris parce que nous avons vécu ensemble, parce que j'ai été un parmi eux, ombre au milieu de leurs ombres, corps près de leur corps ; j'écris parce qu'ils ont laissé en moi leur marque indélébile et que la trace en est l'écriture : leur souvenir est mort à l'écriture ; l'écriture est le souvenir de leur mort et l'affirmation de ma vie⁶.»

5. *Ibid.*, p. 142.

6. Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, dans *Œuvres*, I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2017, p. 689.